

SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE ET LA PROVENCE

**Présentation par Madeleine Tournerie¹ et Jean Destelle
d'une notice de Monseigneur Pierre Chaix**

Pierre Chaix, prêtre et érudit provençal, fut chanoine titulaire de la cathédrale de Fréjus, où il vécut toute sa vie sacerdotale, et protonotaire apostolique. C'était un félibre éminent, et il publia plusieurs livres dont une *Histoire de la cathédrale de Fréjus* et une *vie de saint François de Paule*. Nous reproduisons ici sa notice sur saint Benoît-Joseph Labre, qui intéresse l'histoire religieuse locale.

« C'est une figure sympathique et attachante que celle de Benôit-Joseph LABRE, "cet extatique ambulante", qui, par amour de la pauvreté et de la pénitence, s'exposa aux sarcasmes du XVIII^e siècle orgueilleux et sensuel. Sous les haillons sordides du mendiant, les chrétiens perspicaces avaient reconnu "un séraphin égaré sur la terre".

À sa mort (1783), les sceptiques furent bien contraints d'ouvrir les yeux. Autour de son cadavre vénéré, d'où s'échappe le parfum du baume, les prodiges se multiplient et les foules suppliantes et enthousiastes se prosternent. À l'église Sainte-Marie des Monts, les offices de la semaine sainte sont suspendus, pour permettre à la foule d'y vénérer les restes déjà glorieux de celui que, hier encore, les délicats, les superficiels appelaient l'insensé grotesque, un pauvre, le "pouilleux" !

Son enfance. Il cherche sa voie.

Aîné des quinze enfants de Jean-Baptiste Labre et d'Anne-Barbe Grandsir, le futur saint naquit le 26 mars 1748, au village d'Amettes, dans le diocèse d'Arras. Dès ses premières années, il donna des preuves constantes de sa vive piété, et son attrait précoce pour la mortification se traduisait par son insouciance pour les aises et les commodités, par son indifférence à l'égard de la nourriture et du vêtement: à douze ans, il observait les jeûnes, imposés par l'Eglise.

Loin d'être un minus habens, comme l'ont insinué les esprits forts, il a mérité ce témoignage porté, au procès de béatification de 1783, par son ancien professeur : "Sur deux mille écoliers que j'ai gouvernés, je n'en ai vu aucun doué de tant de qualités". Son oncle, François-Joseph Labre, curé d'Erin, résolut de le préparer au sacerdoce ; ses facilités naturelles mirent rapidement le jeune latiniste en mesure de traduire les livres saints. Une véritable passion d'apprendre s'était emparée de

¹ Descendante du chirurgien Chabert cité dans l'article.

lui à cette époque ; mais toutes ses préférences allaient aux maîtres de la vie spirituelle.

Sa grande humilité et la crainte des responsabilités et des châtiments de l'enfer le détournèrent de la cléricature ; il ne songea plus qu'à la vie pénitente. C'était le moment où, à Abbeville, les excès du chevalier de la Barre appelaient des réparations : Benoît Labre se fera hostie réparatrice.

Son oncle mourut en 1766, victime de son dévouement dans une épidémie de typhus pendant laquelle lui-même se dévouait au soin des malades à ses côtés. Il quitta alors les paroissiens d'Erin qui l'appelaient leur jeune saint et avaient espéré l'avoir un jour pour curé. Il ne voulut emporter de l'héritage du défunt que les œuvres spirituelles de "son cher aveugle" le P. Lejeune, oratorien.

Rentré à Amettes il dit à ses parents : "Je dois obéir à Dieu qui m'appelle à la solitude". En attendant leur consentement, il vécut en anachorète au sein de sa famille, couchant sur la dure, observant les jeûnes, le silence et l'obéissance des cloîtres.

Un frère de sa mère, l'abbé Vincent, vicaire de Conteville, qu'on a appelé "le nouveau saint Vincent" le prit alors avec lui, dans le dessein de continuer sa formation cléricale, et ce fut dès ce jour, entre l'oncle et le neveu, une sainte émulation dans l'austérité et le culte eucharistique.

Là, à la suite d'une mission prêchée dans le voisinage, sa pensée se porta irrésistiblement vers le monastère. Avec l'approbation des missionnaires, sa résolution fut prise et ses parents finirent par s'incliner. Sans tarder, il alla frapper à la porte de la Trappe, puis à celle de la Chartreuse. Mais ces essais de vie monastique montrèrent que sa vocation l'appelait ailleurs.

Sa vraie vocation. Le pèlerin (1770).

Le rêve qui le hantait dans son enfance le reprit au milieu de son trouble et de ses incertitudes : prendre un bâton de pèlerin et se nourrir de l'herbe et des racines des champs. C'est une dure voie : le saint Curé d'Ars au retour de son pèlerinage au tombeau de saint François Régis, avait dit : "Ah ! Je ne conseillerai jamais à personne de faire le vœu de mendier !"

Benoît Labre fit cette cruelle expérience sur un parcours de six cents kilomètres. Pour atteindre un raffinement de pénitence, il émit alors le vœu de mendier : étranger et voyageur sur la terre, il ne verrait sa demeure que dans le ciel. Il avoua à son confesseur que, pendant la maladie qui suivit ses insuccès de vie monastique, il sentit en lui une inspiration très sensible, comme l'appel de Dieu, qui le voulait dans le chemin où il était entré.

C'est le 2 juillet 1770 qu'il avait quitté l'hôpital de la Trappe de Sept-Fons, pour commencer sa vie errante, à l'exemple de saint Druon ou de saint Roch, sur les routes de Rome, de Lorette ou de Compostelle.

Il avait gardé la tunique et le scapulaire des novices de Sept-Fons, qu'on lui abandonna à la sortie du monastère ; sa ceinture était une corde à laquelle

pendait une écuelle et une gourde ; des ficelles ajustaient ses souliers éculés ; à son épaule était suspendue une besace qui contenait tout son bagage : l'Imitation de Jésus-Christ, le Nouvrau Testament, les quatre tomes du Bréviaire qu'il récitait tous les jours, un nécessaire de couture, une boîte en fer blanc contenant ses papiers. Un crucifix de cuivre brillait sur sa poitrine : un rosaire pendait à son cou, un autre glissait dans ses doigts. C'est dans cet équipage que toutes les estampes le représentent et qu'il parcourut, en l'espace de treize ans, environ trente mille kilomètres, sur les grands chemins et les sentiers solitaires et ardues de la chrétienté. "Lorsqu'il s'avancait, déguenillé, les mains croisées sur la poitrine, les yeux baissés, le maintien grave et l'air composé, il apparaissait bien comme le familier de Dieu, et le ciel semblait se refléter sur son visage."

Saint Benoît Labre en Provence (1774).

C'est donc dans cette attitude familière au serviteur de Dieu que nos populations de Provence purent voir et observer notre saint pèlerin à son retour des sanctuaires d'Espagne, à la fin de l'année 1773 et au début de 1774.

Partout, sur son passage, tant en France qu'en Italie, il a laissé des traces qu'entoure la vénération populaire. Dieu se plaît à exalter les humbles. Il en fut ainsi quand, quittant la région d'Avignon, il passa la Durance.

À Tarascon, il est auprès du tombeau de sainte Marthe.

À Arles. – À Arles, il prie dans les basiliques de-la-Major et de Saint-Trophime ; mais il s'agenouille aussi dans les arènes qui lui rappellent le Colysée de Rome.

Il se présenta un jour à l'hôtel de dame de Guilleu Clermont-Tonnerre, qui était absente de la maison ; il lui fit tenir un billet par les mains d'une domestique. Quand elle reconnut que le visiteur était Benoît Labre, elle fit diligence pour le retrouver : il avait disparu.

Les filles de cette dame, ferventes admiratrices de la vie de pauvreté du pèlerin, voulurent imiter son détachement : elles vendirent tous leurs biens, même leur château, et en distribuèrent le prix aux bonnes œuvres.

À Aix. – À Aix, son angélique sainteté fut vite remarquée, surtout pendant les longues heures qu'il passait en prière à Saint-Jean de Malte. On observait sa discrétion. L'abbé Eysséric, curé du Saint-Esprit, tenait de sa grand-mère qu'il ne mendiait jamais ; parfois, posté devant une maison, il attendait qu'on lui fit l'aumône ; il partageait souvent avec d'autres pauvres le pain qu'il recevait.

On se disait qu'il lisait dans les cœurs et dans l'avenir. Un jour que, se rendant à son misérable abri en dehors de la ville, il passait par la rue du Mouton, il était interpellé par un groupe de jeunes personnes, il se tourna vers elles et, s'adressant à la plus rieuse : " Jeune fille, dit-il, je prierai Dieu pour vous. Vous irez un jour à Rome, et vous deviendrez la fondatrice d'un ordre religieux."

M. le chanoine Marbot, historien du sanctuaire de N.-D. de la Seds qui abrite le monastère des Sacramentines, bien placé pour être un témoin sûr de la tradition, donne des précisions. D'après lui, M^{elle} Félicité Raymond, la jeune fille en

question, s'entretenait avec un avocat, M. Pastorel, que l'opinion publique désignait comme son fiancé, quand un mendiant étrange vint à passer et lui adressa les paroles rapportées plus haut. Elle en fut toute bouleversée et se retira dans sa chambre pour y réfléchir et prier.

Quoi qu'il en soit des deux versions, M^{elle} Raymond se trouvait à Rome quelques années après et, en 1804, elle établissait à Aix le monastère des Sœurs du Saint-Sacrement ; elle ne se lassait pas de redire plus tard : "C'est au vénérable Labre que je dois ma vocation."

À Meyreuil. – Pendant son séjour dans la capitale de la Provence, le saint aimait à passer ses nuits dans le vallon de Chicalon entre Aix et Meyreuil ; presque en face du Saut-des-Nonnes qui est dominé par le plateau des Anges, se trouve une excavation de rochers couverts de ronces qui lui servait de gîte. Les habitants de la ferme des Anges, qui le voyaient passer de longues heures en prière, l'appelaient par dessus les rochers, l'invitant à venir manger une écuelle de soupe : il acceptait cette charité, mais il emportait la soupe dans son réduit. Un petit oratoire aujourd'hui disparu érigé à l'entrée du vallon rappelait ce souvenir.

M. J. David vient d'en faire construire un autre cette année, en mémoire du passage du Saint à Meyreuil. en 1774.

À Saint-Jean-de-Garguier et à la Sainte-Baume. – Benoît Labre ne pouvait manquer d'aller à la Sainte-Baume vénérer la grande pénitente, sainte Marie-Madeleine. Il passa probablement par Gémenos et la vallée de Saint-Pons ; car la tradition nous le montre à trois reprises dans ce quartier, à Saint-Jean-de-Garguier, vénérant les reliques du saint précurseur.

Il y était logé à gauche du portail d'entrée du cloître, dans une mesure, convertie aujourd'hui en oratoire par la générosité de la famille d'Alliaud de Caseneuve ; un autel en marbre permet d'y dire la sainte messe au pied d'une statue du bienheureux pèlerin.

À Saint-Maximin – Le bâton du Saint. – Il alla prier aussi sur le tombeau de la soeur de Lazare, où son souvenir est toujours vivant. M. l'abbé Baravalle, curé doyen de St-Maximin, a bien voulu écrire pour nos lecteurs le récit recueilli tout exprès de la bouche des témoins les plus autorisés de la tradition :

"Quand le saint arriva à Saint-Maximin, nous dit-il, il demanda l'hospitalité à l'Hôtel du Var, dont le propriétaire, M. Gasq André, était un homme très charitable et excellent chrétien. M. Gasq reçut son hôte avec la plus grande cordialité et, au départ du saint, il refusa la moindre rémunération.

Touché de tant de bonté, le saint voulut laisser un souvenir à M. Gasq André. 'Je vous donne, dit-il, mon bâton de voyage; gardez-le précieusement. Il vous préservera de l'incendie et des chiens enragés'.

C'est avec un soin jaloux que l'hôtelier conserva cet objet, tellement était répandue la réputation de sainteté de l'auguste pèlerin.

À la mort de M. Gasq André (1846), son fils Louis Gasq recueillit le précieux dépôt.

Dans la suite, la prédiction du saint devait s'accomplir. Un jour M. Louis Gasq fut précipitamment averti que, par malveillance, une mèche enflammée avait été jetée dans le grenier, abondamment pourvu en fourrages. Il arriva juste à temps pour l'éteindre à quelques centimètres du foyer et prévenir ainsi un vaste incendie.

Quelque temps après, le fermier de M. Gasq Louis vint avertir son maître que le cheval avait été mordu par le chien de garde de l'hôtel. Ce dernier fut examiné par le vétérinaire qui déclara que l'animal était enragé : ce qui fut confirmé par la suite, car le cheval, selon le pronostic du vétérinaire, mourait au bout de cinquante jours. Quant au chien qu'entre-temps on voulait abattre, il avait disparu et il ne fut jamais plus retrouvé.

Dans la suite, M. Louis Gascq céda son hôtel et se retira rue Denfert-Rochereau. À sa mort ses deux filles eurent en héritage le précieux bâton. L'aînée, Louise Gascq entra en religion au couvent des Dominicaines de Saint-Maximin, où elle mourut en 1899. La deuxième, Léonie Gascq, épousa M. Marius Bœuf, et garda le bâton jusqu'au jour où, sur le désir de la Prieure du Couvent, elle le confia au Monastère qui le conserve toujours précieusement.

J'ai écrit ces quelques lignes, d'après le témoignage très digne de confiance de Mme Vve Bœuf, née Léonie Gascq, petite-fille de l'hôtelier André Gascq, âgée de 72 ans, actuellement supérieure de la congrégation des Dames.

Le fils du fermier de l'hôtelier André Gascq, M. Giraud, âgé de 80 ans, est encore en vie et m'a raconté les mêmes faits."

Aux bellons (Artigues). – *Par quelle route le saint s'est-il rendu à Artigues, d'où le bienfait de son passage devait s'étendre si loin et jusqu'à nos jours. Il prit sans doute le chemin de Rians et arriva par les Vernes, à la tombée du jour, aux hameau des Bellons, situé sur le vaste plateau qui sépare Artigues du "Pain de Munition", le mont illustré par le camp du général romain Marius.*

Il fut reçu avec l'affabilité qui caractérisait la charité confiante des braves gens de nos bastides, chez qui la table de famille a toujours une place pour le pauvre chemineau connu, qu'il soit marchand porteur de son éventaire ou l'infirmes qui mendie un morceau de pain. Le passant vêtu de haillons, à l'allure étrange, mais aux traits angéliques, y fut convié sans aucun doute et put refaire ses forces. La nuit un épais lit de paille au grenier reposa le bon pèlerin.

Au moment du départ, Benoît Labre demanda à Dieu de récompenser ses bienfaiteurs et, inspiré par le Tout-puissant, il leur dit : " au nom du Seigneur, vous aurez, vous et vos descendants, le pouvoir de guérir les entorses et les luxations". Sur ces paroles, il s'éloigna, laissant la famille Bellon dans un étonnement mêlé d'admiration. Tel est le récit que nous avons toujours entendu faire à Arigues et dans la région.

Cette scène extraordinaire fut vite connue, et bientôt aussi dut être mise à l'épreuve, avec succès, la précieuse faveur annoncée au chef de la maison. Et depuis lors les enfants et les petits-enfants du charitable bastidan n'ont cessé d'apporter, par la vertu de l'étrange chemineau ami de Dieu, un soulagement et la guérison aux innombrables blessés qui recourent à eux de toute la région du Sud-

Est, même d’Egypte pour une fois. Moi-même, étant enfant, par deux fois j’ai éprouvé le bienfait de ce pouvoir, véritable don du ciel. Le père Bellon était très connu de mon père. Il demeurait aux Bellons ; il allait pour faciliter ses clients, le jeudi et le dimanche à Rians, à l’hôtel Barrême. C’est dans la remise de cet hôtel que je le vis pour la première fois. Dans une chute malheureuse, je m’étais fait une grave luxation au pied. “Es aqui que ti fa mau ?” me dit-il. Et sans attendre la réponse, avec trois coups de pince, nerfs et cheville étaient en place. “Té, marcho aro !” Et je pus marcher immédiatement.

Aujourd’hui l’un des fils de cet excellent homme s’est fixé à Aix, où par ses services il s’est acquis une réputation très étendue même au delà de la Provence.

À Barjols. – *De quel côté se dirigea le saint en quittant les Bellons ? Nous l’ignorons ; mais la tradition nous le fait rencontrer à Barjols. Nous lisons en effet, dans ses biographies, qu’il fut employé comme manœuvre, à la construction d’une maison. À la vérité, nous devons dire que les paroissiens de Barjols ont aujourd’hui complètement oublié cette tradition. M. le Curé-doyen m’écrit : “ J’ai interrogé les rares personnes susceptibles de se souvenir, néant sur toute la ligne.” Il a feuilleté aussi en vain les archives et les annales paroissiales.*

Saint Benoit Labre à Fréjus (1774).

Le pieux “roumieu” s’en allait vers la ville éternelle. S’arrêtant à Fréjus, il y laissa une trace de son bienfaisant passage.

Son voyage en Espagne l’avait fatigué ; ses jambes en étaient endolories et il les entourait de bandelettes. Un jour qu’il était rentré chez le chirurgien-barbier Chabert, dont la maison, disent les chroniques, était sur la Place-aux-Herbes – elle a été démolie pour élargir la rue Montgolfier, près du marché actuel – le charitable praticien, après lui avoir fait la barbe, voulut examiner le mal que trahissait sa démarche. Il nettoya ses plaies, les pansa et apporta au pauvre patient un soulagement nécessaire. “Ne vous mettez pas en peine de paiement”, lui dit-il en terminant son opération.

“Dieu vous le rendra !” répondit Benoît Labre ; et il ajouta que les bénédictions divines s’étendraient jusqu’à la quatrième génération. C’est l’arrière-petite-fille du charitable chirurgien-barbier, Madame Marie Vian, née Pascal, qui nous rapporte ce dernier détail. La fille de M. Chabert, Marie-Virginie, épousa Blaise Pascal, le chef de la chrétienne lignée qui a toujours attribué au saint pèlerin la constante prospérité dont nous sommes encore aujourd’hui les témoins. Le frère de Mme Vian, M. Joseph Pascal, est père de nombreux enfants dont l’aînée est religieuse de la Congrégation de Sainte-Marthe de Nice. Notons que la veuve de M. Chabert et sa fille donnèrent à M^{sr} l’Evêque de Fréjus un immeuble qui fut transformé en chapelle pour le Carmel de la ville épiscopale.

La parole du saint fit naître au cœur des Fréjusiens une confiance toute spéciale, qui ne tarda pas à être récompensée. En effet, en 1785, deux ans après la mort du

vénérable mendiant, un membre de la famille Chabert était guéri miraculeusement. Un ex-voto, aujourd'hui disparu, rappela longtemps le bienfait reçu.

Mais on voit, dans la chapelle de Saint-François de Paule, un grand portrait de saint Benoît Labre, témoignage de reconnaissance pour la guérison d'une grave maladie, attribuée à son intercession, dont la bénéficiaire était M^{me} Jourdan, mère du Chanoine Jourdan et de M^{me} Lagosténa.

Notre saint cherchait à être ignoré ; mais il ne pouvait passer inaperçu : c'est ainsi que son parfum trahit la violette. Quand l'attention était éveillée et se portait sur sa vie aussi austère qu'extraordinaire, alors il fuyait vers d'autres lieux.

Quittant Fréjus, il prit la direction de Nice.

En traversant l'Estérel, il fut arrêté et maltraité par les brigands qui infestaient la forêt en ce temps-là. Les Fréjusiens l'apprirent par les courriers venant d'Italie ; ils en furent indignés, mais sans pouvoir le secourir. Il avait pu poursuivre son chemin et passer la frontière. Dans la semaine de Pâques (1774), on le trouve déjà à Rome: son nom figure à cette date sur les registres de Saint-Louis des Français.

La fin.

Les pieuses pérégrinations, telle était la voie providentielle où Benoît Labre réalisait sa sainteté, dans la contemplation et l'expiation.

Mais les privations, les pénitences finirent par avoir raison de son frêle tempérament.

Il était à Rome au commencement du carême de 1783, quand il fut saisi par le mal qui devait le terrasser.

Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que le " Saint des XL Heures " put se traîner d'une église à l'autre pour adorer le Saint-Sacrement exposé. Enfin le mercredi saint, il tombait exténué à Sainte-Marie-des-Monts. Le boucher Zaccarelli, tout voisin de l'église, porta dans sa maison celui dont il avait fait son pauvre d'adoption ; c'est là, chez cet homme de bien, que Benoît Labre expira doucement, le 16 avril, à huit heures du soir, au moment où les cloches annonçaient l'heure des trois "Salve, Regina" demandés par Pie VI pour les besoins de l'Église. "Celui-ci, avait-on dit et répété, celui-ci, quand il mourra, fera sonner toutes les cloches." Et les enfants, se répandant dans toutes les rues de Rome, annoncèrent le trépas glorieux : " E morto il santo ! Il est mort, le Saint ! Il est mort ! " »